Les Cahiers d'Outre-Mer

Revue de géographie de Bordeaux

245 | 2009

Coup d'œil sur les Mascareignes

Les « îlets » : enjeux pour un « archipel » au cœur de la Réunion

Thierry Simon et Jean-Cyrille Notter

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/com/5541>

DOI : 10.4000/com.5541

ISSN : 1961-8603

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009

Pagination : 111-122

ISBN : 978-2-86781-544-7

ISSN : 0373-5834

Référence électronique

Thierry Simon et Jean-Cyrille Notter, « Les « îlets » : enjeux pour un « archipel » au cœur de la Réunion », *Les Cahiers d'Outre-Mer* [En ligne], 245 | 2009, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/com/5541> ; DOI : 10.4000/com.5541

Les « îlets » : enjeux pour un « archipel » au cœur de la Réunion

Thierry SIMON¹

Jean-Cyrille NOTTER²

De longue date, la structure générale de l'espace réunionnais a été présentée comme étant duale : les « Bas » *versus* les « Hauts ». Cette dualité spatiale, finalement admise et connue y compris juridiquement est, en grande partie, le produit d'une trajectoire historique particulière au sein des Mascareignes. Mais, cette partition de l'espace est surtout liée à une configuration topographique et climatique fort complexe et contraignante, ainsi qu'à des dynamiques économiques et sociales très particulières, minutieusement inventoriées et décrites par Defos du Rau (1960), en particulier. Ces dynamiques ont très graduellement et imparfaitement structuré un territoire d'altitude particulier : les « Hauts ». Subissant, mais gérant aussi, de très fortes contraintes, ce territoire a finalement été approprié, occupé et mis en valeur aussi tardivement que partiellement.

Une nouvelle donne territoriale très importante est apparue récemment. Elle n'a peut-être pas encore été pleinement mesurée à sa juste valeur. Il s'agit de la création du Parc national de la Réunion, entérinée en mars 2007. Il est assez révélateur qu'initialement, et pendant longtemps, il fut envisagé de créer un Parc national des « Hauts » de la Réunion, mais, qu'au moment final, cette spécificité territoriale ait finalement été abandonnée. Il n'en demeure pas moins que ce Parc, qui couvre rien moins que 42 % de l'espace insulaire (classé en « cœur »), recentre ou tend à polariser à bon escient la réflexion comme l'attention vers les territoires d'altitude.

I – Les « îlets », réalité géographique imprécise des Hauts ?

Au cœur des Hauts, de ces territoires d'altitude et donc du Parc, il faut distinguer impérativement les « îlets ». En effet, ces « micro-espaces » constituent des entités très particulières et parfaitement originales : ils formeraient

1. Maître de Conférences HDR, CREGUR, Université de la Réunion ; mél. : thierry.simon@univ-reunion.fr

2. Géomaticien, Parc national de la Réunion ; mél. : notter.parc@wanadoo.fr

en quelque sorte, une « espèce d'espace endémique ». Il n'est pas si évident de bien cerner la réalité géographique de ces îlets. Car cette réalité est finalement bien plus complexe qu'il n'y paraît. Elle est fort diverse et s'avère presque spécifique d'un îlet à un autre, d'un cirque ou d'une grande ravine à l'autre. De ce fait, il est encore moins facile d'en donner une définition pleinement satisfaisante, car la réalité historique et géographique de ces îlets est à multiples dimensions (Notter, 2008 ; Germanaz, 2008). Defos du Rau lui-même s'est bien gardé de le faire, se trouvant confronté à cette complexité difficilement réductrice en quelques mots. L'étymologie est suffisamment révélatrice, évoquant très clairement un espace restreint et isolé : un « écart du monde », un « bout du monde » (Robert, 1996 ; Notter, 2006 ; Germanaz, 2008), une sorte de « finistère » d'altitude. Et, dans cette acception propre, la belle phrase de De Mahy (1891) prend aussi tout son sens :

« [...] on appelle ainsi à Bourbon, les localités circonscrites comme des îles par des cours d'eau, des ravines et même de simples plis de terrains, sur les pentes des montagnes ».

Dans un souci analytique visant à l'exactitude, on peut tenter d'inventorier des éléments récurrents propres aux îlets et, par là même, tenter de mieux caractériser ces « micro-espaces », mais cela s'avère assez vain, en définitive. Certes, l'isolement de ces espaces, encore habités ou qui le furent, peut apparaître comme un critère important, voire essentiel (Notter, 2006). Mais, à l'examen, cette notion d'isolement qui serait consubstantielle à l'îlet s'avère finalement très relative. L'îlet Méon (photo 1) est relié au reste du cirque du Cilaos par la D 242 (« route d'Îlet à Cordes ») qu'il tangente (bas du cliché).

La Nouvelle ou Aurère, dans le cirque de Mafate (où aucune route n'a encore été construite, fort heureusement), sont désormais des « cyber-îlets », connectés à l'Internet haut débit. Dans ce cas précis, la notion d'isolat (Huguet, 2001), s'avère évidemment caduque. Et, en réfléchissant sur la longue durée, le village initial de Cilaos, îlet installé sur le plateau des Mares, tout au fond du cirque, au pied de l'imposant massif du Piton des neiges, se trouvait bien loin et fort isolé lorsqu'il fallait cheminer des heures durant le long des ravines et des versants. Les automobilistes contemporains, visiteurs journaliers arrivant à Cilaos, ont-ils encore le sentiment d'accéder finalement à un îlet ? La perception de l'isolement spatial est éminemment subjective, fort variable et surtout très fluctuante dans le temps.

Photo 1. – Comme la langue créole l’exprime à merveille, « bor la pant », dans le cirque de Cilaos, l’îlet Méon (vers 1 200 m), s’étend sur moins d’un hectare en très fortes pentes, soigneusement couvertes par la culture traditionnelle des lentilles. Cet espace cultivé, à l’extrême limite des ravins, est équipé d’un système d’arrosage par aspersion et de murets anti-érosifs. La présence permanente et active des hommes sur un espace aussi restreint, contraignant et très exposé, témoigne d’un attachement profond autant à un mode de vie, qu’au terroir qui en est le support.

(Cliché : Th. Simon, 2008)

II – Des espaces attachants, héritages et témoignages d’une histoire complexe

Pour l’ensemble de ces îlets, il semble bien qu’un mode de vie spécifique, caractérisé dès leur origine par une précarité permanente qui, récemment encore, a frappé de manière peut-être exagérée les visiteurs d’un jour, a contribué à façonner l’organisation de ces espaces et leurs paysages. Dans un isolement voulu, délibérément recherché et entretenu, ces écarts sont des « microcosmes » qui, à l’origine, pour nombre d’entre eux, sont d’anciens sites de marronnage (Desport, 1989). Il s’agit donc « d’espaces-refuges » où il était indispensable et vital de se « fondre » dans l’environnement, en utilisant le chaos des pentes et en jouant aussi des couverts végétaux, pour assurer sa furtivité. Les accès eux-mêmes, devenus bien plus tard, pour bon nombre,

sentiers permanents (voire sentiers de Grande Randonnée ?) ne devaient en aucun cas révéler un quelconque passage, comme le fait remarquer Germanaz (2008). Une certaine forme de nomadisme a dû obligatoirement caractériser ces espaces, comme l'avait d'ailleurs relevé Defos du Rau (1960). Ces très petits groupes de Marrons – pour les 2/3 des hommes, à 90 % d'origine malgache, comme cela a pu être établi (Defos du Rau, 1960 ; Desport, 1989) – en fuite permanente pendant des années, n'ont trouvé d'issue que dans la discrétion et la fugacité. La sédentarité, c'est-à-dire la nécessité de constructions permanentes et de larges défrichages (par brûlis), constituait un piège. Ce n'est qu'après la fin des années de « chasse » aux Marrons³, que les administrateurs de l'île se sont finalement résolus, vu le faible nombre de ces Marrons, à les laisser occuper, comme bon leur semblait, ces espaces marginaux des Hauts, largement jugés hostiles, ingrats et de très faible intérêt agricole.

Plus tardivement, dans le courant du XIX^e siècle⁴, c'est dans un même esprit de marginalité consentie et en l'absence de tout moyen, comme de tout soutien, que les plus pauvres et les exclus de la société de plantation et de l'économie sucrière en crise vont venir s'installer dans les cirques. Ceux qui sont depuis lors désignés – avec toute la morgue qu'on perçoit dans ce terme – comme les « Petits Blancs », vont s'établir sur des espaces plus vastes, plus ouverts (La Nouvelle, Grand Place,...) et y mettre en œuvre sans contrainte aucune et souvent même dans une frénésie destructrice marquée par des défrichements inconséquents, avec la liberté pour tout viatique, « une civilisation du bricolage et de “l'à-peu-près” » (Defos du Rau, 1960). Cette étape est importante, car il s'agit cette fois d'une véritable conquête pionnière : à l'instar de ce qui est généralement pratiqué dans ce cas, cette conquête ne ménage pas les ressources en eau et en sol, encore moins le couvert forestier. De nombreux conflits, parfois violents, vont d'ailleurs rapidement surgir et perdurer avec l'administration des Eaux et Forêts, comme avec celle des Domaines, notamment dans le cirque de Cilaos. Les habitants des îlets, dispersés, sont évidemment incontrôlables, indociles et insoumis. C'est un trait de caractère peut-être propre aux habitants des « finistères » en général et dont il faut se souvenir. Malgré tout, on s'efforce parfois de les regrouper, mais ils s'avèrent particulièrement rétifs et récalcitrants à toute contrainte venant d'une quelconque « autorité », d'autant plus qu'ils obtiennent rarement de ces mêmes autorités, la moindre satisfaction à leurs rares demandes, notamment celles concernant une éventuelle concession foncière.

3. Le dernier « détachement » opère dans Mafate en 1765 (Desport, 1989).

4. Hormis quelques « pionniers », colons venus des Bas, en quête de terres libres, d'aventure et de solitude, tel le « fondateur » d'Aurère, Lemarchand, venu s'installer définitivement dans cet îlet vers 1795.

Photo 2. – Une parcelle familiale de l'îlet-à-Malheur, dans le cirque de Mafate. Deux îlets sont ainsi dénommés : à Mafate (îlet habité et actif : une école, une église, des gîtes et des exploitations agricoles) et au pied du rempart de Makes dans le cirque de Cilaos (îlet déserté). Le toponyme évoquerait des épisodes tragiques liés au marronnage. Ce cliché montre une parcelle complantée : fruitiers – manguiers, orangers, bananiers – et cultures vivrières associées, sur un sol caillouteux, bénéficiant d'une irrigation. Au-delà d'un habitat traditionnel (case en « bois sous tôle ») noyé dans la végétation, une partie de la crête des Calumets et, à l'arrière-plan, le rempart subvertical du Maïdo.

(Cliché : Th. Simon, 2008)

III – Les îlets, paysages du passé, en « devenir » ?

Les paysages des îlets portent évidemment des traces de cette histoire (Germanaz, 2008). Lorsqu'on qualifie les îlets de « paysage culturel ⁵ », c'est précisément la trajectoire très spécifique et complexe de ces espaces, toujours construits sur les marges et dans la volonté d'une marginalité revendiquée, qui se voit, d'une certaine manière, reconnue. Il semble bien en fait qu'une sorte d'hybridation paysagère continue à exister dans ces îlets, témoignage d'une certaine dualité : héritage et modernité se conjuguent parfaitement dans ces

5. « Le paysage culturel des îlets façonné par l'homme... » : <http://www.ecologie.gouv.fr/Parc-national-de-la-Reunion.html>

écarts. D'une part, il faut remarquer que dans nombre d'îlets des pratiques culturelles de complantation systématique sont de mise (photo 2). Elles s'apparentent très fortement à certaines pratiques malgaches des régions forestières des tombants orientaux, associant sur des parcelles de taille très réduite, à proximité immédiate de l'habitat, céréales (notamment le maïs), légumes divers, condiments, cultures vivrières et fruitières, petit élevage domestique. D'autre part, cette agriculture de subsistance familiale, de « case », sait évoluer, se spécialisant parfois : vergers dans le cirque de Salazie, vignes et quasi-monoculture de lentilles dans certains îlets cilaosiens (Îlet à Cordes, par exemple).

Cette agriculture soigneuse des îlets fait surtout de plus en plus souvent appel à des techniques culturelles demandant de réels investissements : petites terrasses et banquettes anti-érosives se multiplient et, surtout, l'arrosage des parcelles par aspersion devient très fréquent. Contrairement à l'idée faussement véhiculée d'un laisser-aller ou d'une incurie sympathique qui prévaudraient largement, les paysages ruraux de ces « micro-terroirs » révèlent donc beaucoup de volonté, de travail et une réelle maîtrise de contraintes souvent fortes. La bonne gestion des ressources en eau, parfois difficile et très contraignante ⁶ (dans le cirque de Mafate notamment où la pluviométrie est aussi faible que capricieuse), la conservation – voire la fabrication *ex nihilo* – apports et transports d'humus, parcelles fumées – des sols (face à des épisodes cycloniques dangereusement érosifs) sont devenus pratiques courantes, presque générales. Ces paysages sont donc très maîtrisés et ce constat nous éloigne définitivement de cette civilisation de « l'à-peu-près » et de certaines descriptions délibérément ou complaisamment misérabilistes. La réalité actuelle des îlets ne répond certainement plus à cette description, fruit d'une perception propre à l'écrivain, aussi loué soit-il :

« Les “îlets”, ces hameaux perdus dans la montagne réunionnaise, où les habitants survivent avec obstination, presque avec férocité [...] » (Le Clézio, 1990).

L'imagination ferait-elle presque poindre le frisson de réalités sordides, toujours possibles aux marges du monde ?

IV – Des îlets « ancrages » pour un développement bien compris ?

Après avoir recueilli divers documents, cartographiques notamment, et après les avoir comparés et confrontés, il a été possible de dresser un

6. Mais déjà ancienne : bien avant qu'on en puisse établir des réseaux captés par canalisations flexibles de surface, les hampes évidées des *chocas* – ou *mâts de chocas* – (Aloès), mises bout à bout, furent utilisées dans les îlets pour le captage des sources à des fins domestiques et agricoles.

inventaire diachronique des îlets réunionnais (Souffrin, 1992 ; Notter, 2008). Cet inventaire a été complété par des observations diverses sur le terrain, afin d'identifier *in situ* certains lieux actuellement déserts, souvent très peu accessibles, mais où des îlets peuvent être historiquement mentionnés (la toponymie laisse des traces) ou localisés sur des documents anciens⁷. Ce travail présente un intérêt pratique évident, allant bien au-delà d'une simple satisfaction scientifique visant à mieux cerner et à mieux comprendre la dynamique de ces espaces. Inédit, il permet en effet d'évaluer en quelque sorte une « ressource » foncière et paysagère potentielle, jadis soigneusement choisie et mise en valeur, ressource qui pourrait éventuellement retrouver un intérêt en terme de développement « durable ».

Les figures 1 et 2 montrent très clairement une dynamique régressive. On peut ainsi retracer, sans surprise réelle, une « déprise » spatiale importante. Le nombre d'îlets occupés de manière pérenne est ainsi passé, en 50 ans (de 1950 à 2003), d'une centaine, à environ une quarantaine, soit une déprise et un abandon définitif des 3/5. Durant la Seconde Guerre mondiale, certains îlets, même parmi les plus enclavés et difficiles d'accès (dans Cilaos, celui du Tapcal notamment), avaient pu être réoccupés et remis en culture. Mais, dans l'immédiat après-guerre, et surtout en raison des changements induits dans l'île par la départementalisation (1946), un très grand nombre d'entre eux sont définitivement désertés par leurs occupants : des familles entières s'installent définitivement dans les Bas où l'accès aux services publics (scolaires et sanitaires particulièrement) devient possible. Les administrations, notamment les Eaux et Forêts, plaident d'ailleurs fortement en ce sens, n'y trouvant que des avantages : les conflits fonciers toujours latents et, à ce jour, toujours non résolus, s'éteignent ainsi et de grandes opérations de reboisement, dont les traces sont très perceptibles dans les paysages des cirques, peuvent être conduites. Des regroupements, familiaux ou non, dans quelques « îlets-pôles » ou « îlets-ressources » (Bras-sec ou Palmiste rouge dans le cirque de Cilaos ; La Nouvelle, Aurère dans le cirque de Mafate ; Grand-Îlet dans le cirque de Salazie) sont également encouragés et matériellement facilités. On peut effectivement voir dans cette dynamique un destin tout tracé : celui d'îlets graduellement, mais inéluctablement, voués à la ruine et à la friche, donc à une disparition, à un effacement progressif.

Mais la donne spatiale, qu'on le veuille ou non, a malgré tout changé ces dernières années : sur ces territoires, ne peut-on pas considérer qu'un renversement des perceptions et des regards s'est symptomatiquement opéré ? L'îlet qu'il fallait fuir est, d'une certaine manière, redevenu attractif. Désormais, il est en effet pleinement considéré comme le lieu archétypal d'une vie « *lontan* »,

7. Par exemple, sur la remarquable feuille au 1/100 000 de Lepervanche datant de 1906, mais aussi sur les feuilles IGN au 1/50 000 de 1957.

Figure 1. – Les îlets vers 1950, d'après Notter (2008).

en parfaite harmonie avec les milieux naturels⁸, et surtout dépourvue des artifices coûteux, sans cesse plus nombreux et socialement déstructurants qui ont envahi le quotidien des Bas. Les îlets regagnent donc de ce fait une valeur de « refuge », dans tous les sens du terme. Ils sont l’empreinte d’une certaine nostalgie, d’un attachement profond à une Réunion du passé : des valeurs positives se trouvent ainsi attachées à ces terroirs, « Hauts dans les Hauts » devenus une sorte de « conservatoire » d’une Réunion au passé partiellement mythifié.

8. Un paradoxe certain quand on sait les ravages inconsidérés qui furent infligés aux couverts végétaux dans les cirques au ^{xix}^e siècle (Defos du Rau, 1960).

Figure 2. – les îlets vers 2003, d'après Notter (2008).

Ce renversement de perception⁹ constitue une opportunité remarquable en matière de développement. Elle semble d'ailleurs avoir été pleinement saisie par le Parc national. Les îlets sont ainsi pris en compte en tant qu'espace de vie et support de développement, dans le projet actuellement mis en œuvre. Ils sont fort logiquement valorisés par la nouvelle institution :

« Le choix d'inclure ces lieux de vie dans le cœur du Parc a été délibéré. Ils représentent une valeur culturelle forte, ils abritent une part de l'âme réunionnaise, le socle d'une identité créole marquée par un mode de vie original et un lien fort à la terre. » (<http://www.reunion-parcnational.fr/Le-coeur-habite.html>).

9. Qui s'est également appliqué aux espaces montagnards européens, passés du « pays affreux » aux « sublimes horreurs », comme l'a analysé notamment Roger (2001).

Il faut évidemment craindre que ne soit adopté un biais systématique qui pourrait aller dans le sens d'une certaine facilité : consistant à figer l'existant et surtout à ne rien entreprendre, en prenant comme faux prétexte la nécessité de « conserver » ces lieux « témoins » en l'état. Peut-être faudrait-il, dans ce cas, adopter vis-à-vis des îlets une attitude de « conservatisme inventif », (Donadieu, 1994). Cela consisterait alors à pleinement reconnaître et à valoriser les valeurs multiples attachées à ces espaces, tout en considérant qu'il est indispensable aussi de les intégrer à un projet de société et de développement plus large.

Cette perspective ne semble pas évidente. Il est ainsi surprenant et quelque peu décevant de constater que la candidature de la Réunion au Patrimoine mondial de l'UNESCO, présentée sous l'intitulé « Pitons, cirques et remparts de l'île de la Réunion » (Parc national de la Réunion, 2008), n'accorde qu'une place extrêmement marginale aux îlets, même si cette candidature est fondée sur l'incommensurable richesse et diversité des milieux naturels. Dans les 558 pages d'un volumineux et fort détaillé volume d'appui à cette candidature ¹⁰, ils n'apparaissent que très fugacement, essentiellement sous la forme de photographies. Dans ce lourd dossier compilatoire, la part qui est réservée aux richesses géologiques et botaniques de l'île est aisément compréhensible, mais les quinze pages de généralités rebattues sur l'histoire de l'île ne réussissent certainement pas à masquer cet escamotage regrettable.

Certes, ces îlets sont pour la plupart désertés désormais : est-ce pour autant qu'ils ne compteraient plus ? Même lorsqu'ils sont occupés, ce n'est finalement que par fort peu d'habitants permanents : dans les îlets de Mafate vivent moins de 750 habitants. On pourrait donc considérer que les vrais enjeux du développement insulaire se jouent largement ailleurs et que ces territoires des Hauts ne pèsent finalement que d'un poids très relatif : réduits à une complaisante nostalgie passiste, vaguement teintée d'écologisme pour faire bonne mesure, systématiquement matérialisée par des paysages « pittoresques », tout juste susceptibles d'illustrer des affiches promotionnelles. Mais en fait, il convient très certainement de reconsidérer ces lieux, qu'ils soient déserts ou habités, de pleinement les « réévaluer ». Par son système de production et de gestion de l'espace, l'îlet est un véritable « jardin suspendu » (Germanaz, 2008) : jadis organisé en vue d'un fonctionnement pratiquement autarcique, l'îlet pourrait être considéré aussi désormais comme un territoire, en partie, exemplaire en matière de développement, sans qu'il soit besoin d'exagérer. Sa production diversifiée et intégrée – qui ne satisfait pas entièrement aux besoins, notamment ceux générés par le tourisme –, sa gestion des ressources en sols et en eaux, son autonomie énergétique (recours massif au solaire) constituent autant d'avancées notables et concrètes. Et, même si des difficultés

10. Auquel il faut ajouter un volume d'annexes de 740 pages...

peuvent surgir (la production et la gestion des déchets notamment), il semble bien qu'ils aient déjà contribué à ouvrir certaines pistes en matière de « durabilité » du développement. Pour la plupart des îlets, des problèmes réels sont encore posés de manière cruciale : en termes de foncier (les questions liées à la propriété foncière demeurent largement irrésolues) et de gestion des risques « naturels » (les îlets sont pour la plupart directement exposés à divers aléas). Malgré tout, il ne serait certainement pas inconcevable d'envisager de faire « renaître » certains d'entre eux : la création d'infrastructures touristiques de qualité (« éco-lodges »), complétant l'offre actuelle des gîtes (qu'il conviendrait certainement de renforcer et d'améliorer), mériterait certainement d'être examinée au cas par cas. De même, et de manière conjointe, la réhabilitation et l'entretien des sentiers actuellement abandonnés, négligés ou menacés, voire la création de nouveaux itinéraires, pourraient participer à leur renouveau potentiel.

Le pire serait certainement d'adopter une attitude par trop conservatrice, qu'on justifierait par un attachement indéfectible et qui consisterait à surtout ne rien faire, en considérant que toute action pourrait altérer « l'authenticité » de ces îlets, considérés au mieux comme des espaces de récréation, au pire comme des « micro-musées » à ciel ouvert. Cette attitude ne serait, à coup sûr, qu'un habillage pour masquer une absence d'ambition ou un manque d'intérêt pour l'avenir de ces territoires en forme d'archipel de « bout du monde ».

Bibliographie

- DEFOS DU RAU J., 1960 – *L'île de la Réunion. Étude de géographie humaine*. Bordeaux : Thèse de doctorat d'État, Institut de Géographie, Faculté des Lettres, 707 p.
- DESPOIT J.-M., 1989 – *De la servitude à la liberté : Bourbon des origines à 1848*. St André de la Réunion : Océan éditions, 119 p.
- DONADIEU P., 1994 – Pour une conservation inventive des paysages. In : BERQUE A., AUGUSTIN J.-P. et al. – *Cinq propositions pour une théorie du paysage*. Seyssel : Champ Vallon, p. 53-80.
- GERMANAZ C., 2008 – Au bout du monde, l'îlet. *Les carnets du Paysage*, mai, n° 16, p. 99-111.
- HUGUET G., 2001. – *Les représentations et le fonctionnement familial dans les isolats de la Réunion*. 2 vol., Thèse de doctorat en anthropologie, Université de la Réunion : Saint-Denis, 314 p.
- LE CLÉZIO J.-M.-G. & JÉMIA, 1990 – *Sirandanes*. Paris : Seghers, 123 p.
- MAHY F., 1841 – *Autour de l'île Bourbon et de Madagascar*. Paris : A. Lemerre, 290 p.

- NOTTER J.-C., 2006 – *Les îlets-isolats des Hauts de la Réunion*. St Denis : Mémoire de master 1, Université de la Réunion, FLSH/CREGUR, 64 p.
- NOTTER J.-C., 2008 – *Un archipel au cœur de la Réunion : les « îlets »*. St Denis : Mémoire de master 2, Université de la Réunion, FLSH/CREGUR, 133 p. & annexes.
- PARC NATIONAL DE LA RÉUNION, dir., 2008 – *Dossier de candidature au patrimoine mondial de l'UNESCO, « Pitons, cirques et remparts de l'île de La Réunion »*. St Denis, 558 p.
- ROBERT R., 1996 – *Les paysages naturels de l'île de la Réunion*. Saint-Denis : Université de la Réunion, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Collection : Géographes du Sud de l'Océan Indien, 128 p.
- ROGER A., 2001 – *Court traité du paysage*. Paris : NRF, Gallimard, 199 p.
- SIMON T., 2008 – Une île en mutation. *EchoGéo*, n° 7. Mis en ligne le 15 octobre 2008 : <http://echogeo.revues.org/index8003.html>.
- SOUFFRIN E., 1992 – *Ethno-histoire, appropriation et possession de la terre dans le cirque de Mafate, île de la Réunion*. Nice : Thèse de doctorat en Anthropologie, Université de Nice, 2 vol., 283 p. & 132 p.